Le télégramme est arrivé

Autor(en): **Réhaut, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **18 (1950)**

Heft 1

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567423

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le Télégramme est arrivé!

par Claude Réhaut

— Muriel, tu ne peux imaginer pareil évènement! Si tu savais, Sophie! Toi qui es cardiaque, Alphonsine, prépare ton coeur et dis-lui de se tenir à carreau. —

— Un vrai jeu de cartes! A quand le trèfle et le pique?

— Toi, Léonie, tais-toi! L'esprit facile n'est pas de mise ce soir.

— Eh bien, parle, Marguerite! Celle-ci! Non, mais, regardez-la jouer les „Marie-Mystère" !

Je ne joue pas les „Marie-Mystère", mais vous bavardez comme des pies, à qui fera le meilleur jeu de mots, et Dieu seul sait combien vous devriez vous en abstenir! Mes amies, le Télégramme est là, oui, là, dans ma main droite, chatouillant agréablement ma paume...

— Elle abandonne les „Marie-Mystère" pour jouer les „Marguerite-sensitive" ! Alors, parles-tu, oui ou non?

— C'est vrai, Muriel a raison! D'abord, „le Télégramme est là", qu'est-ce que cela signifie? Un télégramme est là, peut-être, sûrement, même, puisque tu le dis, mais LE télégramme, LE télégramme, lequel ?

— Lequel? Mes pauvres amies, lequel? Mais celui que nous attendons depuis quinze ans!

Depuis quinze ans? Je m'en voudrais d'attendre quelque chose pendant quinze ans!

— Cà, Muriel, je n'en suis guère sûre! Voilà 65 années que tu attends un mari !...

— Ma chère Sophie, j'attends aussi depuis 50 ans, (et je suis modeste) ... j'attends, dis-je depuis 50 ans que tu aies de l'esprit!...

Allons, c'est suffisant! Voulez-vous, oui ou non savoir, vipères venimeuses que vous êtes ?

— Oui !

— Eh bien... Maurice sera parmi nous demain.

— Maurice? Ce neveu dévoyé qui a dilapidé l'argent de sa défunte mère, notre soeur Angélique?

— Maurice ! Ce neveu dépravé qui fumait des „Camel"!

— Ce voleur !

— Ce maquereau !

— Je t'en prie, Muriel, du tact ! Tu deviens effroyablement vulgaire.

— Comment donc nommes-tu un homme qui vit des femmes, Marguerite ?

— Je n'en sais rien... et puis... tu ne te bases que sur de sordides racontars. En tout cas, il est aussi mon neveu, et j'ai l'honneur de vous annoncer à toutes quatre que je suis heureuse à la pensée de le serrer à nouveau dans mes bras. Angélique l'aimait tant !

— Faiblesse !

— Une mère ... cela veut tout dire !

— Lâcheté !

— Complaisance !

— Si vous voulez, faiblesse, lâcheté, complaisance, ou maternité; je me permets, malgré tout, de vous faire remarquer que nous sommes cinq à avoir été faibles toute notre vie, que vous êtes quatre à être lâches présentement, que vous êtes encore et toujours quatre à n'avoir jamais été complaisantes, et qu'aucune de nous ne sut être assez aimable et féminine pour faire une épouse, puis une mère!

— Inutile de discuter, Marguerite a toujours raison! Je retourne à mon tricot!

— Et moi, ma broderie m'attend.

— Et moi, je vais préparer les petits jours... Autant que ce goujat ne mangera pas !

— Moi je m'en vais lire ce livre qui me passionne tant... Ah, mes soeurs! Henry Bordeaux est un auteur admirable! Lisez toutes „La Robe de Laine".

— Pour le neveu, le Bas de Laine conviendrait mieux!...

— Moi je ne lis pas, je tricote: bas ou robe, que m'importe, l'essentiel est de ne point perdre les mailles.

— Dans tous les cas, tes propos sont aussi pointus et piquants que tes aiguilles !

— Encore merci, Marguerite ! Et toi, que vas-tu faire?

— Préparer sa chambre...

*

Les cinq vieilles filles qui vivent en commun au château de Gonfe-La-Bouffigue se sont endormies sur ces bonnes paroles. Chacune a des idées bien définies et très différentes de celles de sa soeur.

Ce matin, les voici toutes debout, s'apprêtant, ridiculement coquettes, s'attifant d'oripeaux impossibles. Mais Marguerite a prévu la chose, et a transmis ses directives avec l'autorité pleine de bon sens qui lui est coutumière: elle seule se réserve le droit d'accueillir le jeune Maurice. Muriel, Sophie, Alphonsine et Léonie attendront dans la chambre de cette dernière l'arrivée du cher neveu.

Après maintes protestations, ces demoiselles ont accepté la chose, heureuse malgré tout, de pouvoir papoter à leur aise, sans avoir à subir les réprimandes de cette intransigeante Marguerite qui prépare la réception d'une petite crapule indésirable.

— Tout de même ! s'exclame Muriel, 35 000 francs à cette époque! Comment a-t-il pu dépenser pareille somme ?

— Ma chère Muriel, c'est précisément ce que nous nous demandons ... avec des filles de rien, sans doute.

— Il n'empêche, Alphonsine, que, si nous avions eu pitié de lui, nous serions toutes sur la paille, et depuis fort longtemps !

— Peut-être est-il joli garçon, à présent...

Toi, la refoulée, garde tes indécences! Henry Bordeaux te monte à la tête.

— Je ne suis nullement indécente: j'imagine ... j'essaie d'imaginer, c'est tout.

— Imagine ce que tu voudras, Sophie, mais garde-le pour toi ! D'ailleurs... il se peut qu'il soit terriblement laid...

— Angélique était jolie femme pourtant, Léonie !

— Cela ne prouve rien.

— Que de belles histoires va-t-il nous raconter, lui qui a parcouru le monde! Comme il doit être riche!

— Nous l'espérons toutes. N'oubliez pas, mes soeurs, qu'il a juré, voilà bientôt quinze ans, de ne reparaître à nos yeux que lorsqu'il serait capable de rembourser les 35000 francs qu'il a dévorés sans notre consentement. Souvenez-vous bien de la lettre qu'il nous envoya, une semaine après son départ. Il voulait vivre sa vie, tenter sa chance, écrivait-il. Quelle Honte !

— Oh ! On sonne à la porte... L'envie me démange d'y courir...

— Reste là, fais comme nous: patience et longueur de temps...

— La „Marie-Proverbes"!

*

Marguerite est allée ouvrir, et a vu apparaître un homme jeune, mal vêtu, très mal vêtu, non rasé, qui lui a dit:

— Bonjour, ma tante !

— Bonjour, Maurice !

— N'êtes-vous pas un peu étonnée, ma tante, de voir arriver un clochard, un misérable, un spectre du neveu que vous espériez ?

— Je ne suis nullement étonnée, Maurice, tu es là, c'est suffisant: j'ai tellement attendu !

— Et tante Sophie, et tante Léonie, et Alphonsine, et Muriel, où sont-elles? N'ont-elles pas voulu me voir?

— Mais si, Maurice. Mais elles attendent, elles aussi... elles attendent que j'aille les chercher...

— Allez de suite.

— Non, mon grand; parlons d'abord. Je ne te pose aucune question; tu es assez grand pour t'expliquer sans mon aide... je t'écoute... (Marguerite a serré son neveu, fort, très fort, dans ses bras, puis a déposé un baiser sur son front.)

— Oh! C'est très simple, tante: je suis parti salement, vous le savez... avec l'argent de la famille, vous le savez aussi. J'ai juré de ne revenir qu'avec cet argent, vous ne l'ignorez pas non plus. Eh bien, j'ai tout dilapidé... et n'ai rien réussi, voilà...

— Mais, qu'as-tu fait ?... As-tu travaillé, au moins ?

— Oui, Tante. — Quel genre de travail ?

— J'ai écrit, j'ai chanté, j'ai déchargé des bateaux, j'ai été garçon de café, j'ai ... Oh! Il y en a bien trop à dire...

— Depuis longtemps, tu roules ainsi ?

— Depuis que le dernier billet de mille a déserté ma poche, c'est-à-dire depuis quatorze ans.

— Mon Dieu ! Et à présent, que fais-tu ?

— Rien... J'ai terminé un livre et je suis heureux. J'attends qu'un éditeur accepte de l'imprimer.

— Mais... Si je suis indiscrète, ne réponds pas ... Une femme a-t-elle été cause de ta déchéance... est-ce une femme qui t'a ruiné?

— Non, ma tante... je n'aime pas les femmes!

— Tu n'aimes pas les femmes ?

— Non! Elles sont toutes semblables: une femme est un cocktail

de sensiblerie, de sentimentalisme, de fausse bonté, le tout étant agité dans un scheker d'égoïsme et de cupidité. Au lit, même, elles m'agacent.

— Enfin... Ah ! C'est drôle... je suis gênée de te poser certaines questions... Tu... Tu faisais bien l'amour, pourtant ?

— Oui, Tante.

— Avec qui ? — .....

— Ah ? Et c'était vraiment mieux ? Vois-tu, moi je n'ai jamais été belle, jamais été désirée; de mon côté, les choses de la chair ne m'ont guère attirée; alors, je ne puis juger. Tu es... tu es... Pédéraste ?

— Comme vous dites ce mot drôlement, Tante! On dirait qu'il vous effraie, qu'il vous scandalise !

— Pas le moins du monde. Je comprends, j'admets tout..... Seulement, tu es mon neveu... et...

— Et ?

— Et rien ! Quel est le titre de ton ouvrage ?

— „Le Télégramme est arrivé."

— Ah oui ? Et de quoi traite-t-il ?

— C'est le récit exact de mon retour parmi vous, et de ma vie gâchée.

— Comment pouvais-tu donc prévoir ce que serait ce retour, mon accueil, l'attitude de mes soeurs ?

— Nous autres réprouvés avons un instinct qui ne trompe guère. Voyez-vous, tante Marguerite, je vous retrouve telle que je vous ai laissée quinze ans auparavant: toujours bonne, intelligente, compréhensive. Les autres, je suppose, sont restées elles aussi ce qu'elles étaient; les papotages ont dû succéder aux papotages, les tricots aux tricots, les sottises aux sottises, etc.... etc.... Un homme comme moi n'est ainsi que grâce à une sensibilité telle qu'elle provoque un grand déséquilibre nerveux, car, la sensibilité étant plus développée chez la femme que chez l'homme, il s'en suit que l'homme sensible avec excès, est, de par sa nature même, féminin. Tout comme une femme, je veux être aimé, protégé, doucement traité, câliné, alors que le rôle du mâle est précisément d'aimer, de protéger, de câliner, et ainsi de suite.

Et ce complexe d'infériorité fait de tous ceux de ma race, des gens qui pensent, qui étudient, qui sondent. Car il faut tellement se cacher, tante, il faut tellement observer attitudes et caractères autour de soi, lorsque l'on est un réprouvé ! Comme nous le connaissons bien le monde! C'est pourquoi nous possédons le culte de la beauté, c'est pourquoi nous cherchons tous à élever notre âme afin de fournir l'argument maître qui défie toute critique injuste.

J'ai chanté des chansons, j'ai appris des poèmes, puis, j'ai écrit des chansons et des poèmes; j'ai aimé des garçons comme vous aimez les fleurs, tante ... parce que vous aimez toujours les fleurs, n'est-ce pas?

— Mais oui... Mais oui...

— Tandis qu'elles quatre, Sophie, Alphonsine, Léonie et Muriel, avec leurs sentiments aussi désuets que leurs prénoms; aussi chan-

geants que les mailles de leur tricot, qu'aiment-elles, qu'ont-elles aimé ? L'argent peut-être, et Dieu sait si c'est un amour inavouable!

Voilà, je suis confessé. Pauvre comme Job, mais bien décidé à tenter ma chance une seconde fois.

— Tu veux repartir? Déjà?

— Vous le savez, tante. D'ailleurs vous ne désirez nullement que vos soeurs me voient dans un tel état... Telle que je vous connais, vous allez me décrire admirablement auprès d'elles. Tenez, je vous vois déjà parler du beau chevalier blond, grand séducteur de filles de châtelain qui est venu vous embrasser avant de regagner l'Amérique où l'attendent de nombreuses affaires. Mais oui, ma tante, mais oui... je vous vois déjà !...

— Comme tu me connais bien, Maurice !

— Comme je vous aime bien, Tante! Et vous allez les voir se pâmer et laisser voguer leurs vieilles âmes avides de romans, dans de longues rêveries...

— Laisse-moi ton livre, Maurice, veux-tu ?

— Ah, non, tante; je vous le copierai, c'est promis... à moins que Dieu m'accorde le bonheur de vous en envoyer bientôt un exemplaire.

— Laisse-le moi, Maurice... J'ai de bons amis éditeurs, et j'arrangerai l'affaire... Attends-moi quelques minutes !

Maurice, seul, regarde autour de lui ce décor qui n'a pas changé; dans une pendule, dans un fauteuil, dans un chemin de table, il retrouve tout un passé heureux qu'il va à nouveau abandonner bien vite. Une larme d'attendrissement perle sur sa joue. Mais qu'importe, le destin est là, il doit le suivre! Le destin! Le destin! ... et un jeune garçon aux cheveux de blé qui attend en faisant les cent pas là, en bas, dans la rue. Il est mal vêtu, lui aussi; il est pauvre, très pauvre. Maurice le regarde aller et venir au travers des vitres du salon. C'est là, et là seulement qu'est le vrai bonheur, la vraie vie, l'avenir !

Et Marguerite a dû lire tout cela dans ses yeux, car elle est revenue, et l'a fixé bien longtemps, d'un regard ému et très tendre.

— Pars vite, mon Grand. Je penserai à ton livre et t'en promets la parution très prochainement.

Sophie le lira volontiers et oubliera ainsi „La Robe de laine". Quant aux autres, elles attendront fièvreusement le prochain télégramme... qui ne saurait tarder...

Et Marguerite a remis au grand gars, un petit paquet de la grosseur d'un livre.

— Va, grand gosse ... va manger le reste ! C'est de ton âge... trente-deux ans! Pense donc!... Mais n'attends plus quinze ans pour revenir !... Au fait... Comment s'appelle-t-il ?...

— ... Xavier.

— Xavier ? Ah, oui... Xavier... joli prénom... Xavier..... Alors, bonne chance, Maurice, et à très bientôt. Embrasse-moi, va. Oh! Tu piques! Il doit piquer, lui aussi, n'est-ce pas? Revenez bien vite tous deux, et... sans barbe, naturellement... Non... tais-toi ... ne dis pas merci... Au revoir Maurice !